



**HAL**  
open science

## Les recherches de Leibniz au sujet de la langue basque

Josu M. Zulaika Hernández, Francisco J. Delgado Báidez

► **To cite this version:**

Josu M. Zulaika Hernández, Francisco J. Delgado Báidez. Les recherches de Leibniz au sujet de la langue basque. Les recherches de Leibniz au sujet de la langue basque, Sep 2011, Hannover, Allemagne. pp.1217-1228. artxibo-00631622

**HAL Id: artxibo-00631622**

**<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00631622>**

Submitted on 12 Oct 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Josu M. Zulaika (Donostia) et Francisco J. Delgado (Alicante)**  
**Les recherches de Leibniz au sujet de la langue basque**

1. Leibniz linguiste : l'*harmonia linguarum*

1.1. Origine de ses intérêts linguistiques positifs

Nous savons bien que la mentalité puissante de Leibniz embrassa presque tous les domaines de la connaissance, y compris la linguistique. Dans le cadre vaste de ses intérêts linguistiques, ses recherches au sujet des langues naturelles atteignirent un niveau remarquable. L'origine de ces études fut due à la commande de M. Ernest-Auguste de Hanovre, en juillet 1685 (A I – 4, 205-206), de rédiger un essai historique à propos du duché de Brunswick-Lunebourg.

En effet, un an après le mandat du duc, Leibniz (A VI – 4, 686-691) rédigea un opuscule intitulé « Nouvelles ouvertures » qui s'avéra décisif car son avis sur l'étude des langues comme moyen auxiliaire dans le but de connaître l'origine lointaine des peuples se vit exposé pour la toute première fois : « je tiens que de tout ce qui est non-écrit les langues mêmes sont les meilleurs et les plus grands restes significatifs de l'ancien monde, dont on pourrait tirer des lumières pour les origines des peuples ». En plus, et pour aller de l'universel au particulier, Leibniz voulait préfacier son œuvre historique avec deux essais introductifs : le premier portant sur la genèse de la Terre, et l'autre sur l'origine et les migrations des divers peuples qui l'habitent. Pour réaliser cette tâche, il fallait bien connaître toutes leurs langues. En fin de compte, Leibniz avait besoin d'approfondir ses connaissances en les plus diverses langues dans le but de mener à bon terme son travail historique<sup>1</sup>.

Après ses « Nouvelles ouvertures », en décembre 1687 Leibniz écrivit une lettre à M. Hiob Ludolf ; celle qui marqua, de la façon la plus précise, le début de son intérêt dans l'étude des langues naturelles, car on y trouve ses premières inquiétudes dans ce domaine de la connaissance. Néanmoins, après cette missive, Leibniz se vit forcé d'interrompre brusquement ses recherches à cause du long périple (dès la fin de 1687 jusqu'à juin 1690) qu'il dut faire tout au long de divers pays européens pour ramasser de nouvelles informations pour sa commande demandée sur le Duché. Au retour de ce voyage il reprit ces études linguistiques avec encore plus d'enthousiasme<sup>2</sup>, dont il s'occuperait jusqu'à la fin de ses jours.

---

<sup>1</sup> Bien que Leibniz arrivât à rédiger son étude sur l'origine de notre planète sous le titre de *Protogaea*, entre 1691 et 1692 (œuvre publiée, déjà après sa mort, par I. G. Schmid en 1749), il ne fût capable d'achever ni son essai introductif sur les peuples (et leurs langues) du monde, ni la partie centrale de son travail : l'Histoire du Duché (œuvre posthume intitulée *Annales Imperii Occidentis Brunsvicenses* et publiée par M. G. H. Pertz entre 1843 et 1847).

<sup>2</sup> Dans ce sens, les lettres envoyées à M. Huldreich von Eyben, le 26 mars 1691, et à M. Ludolf, le 26 novembre de la même année, sont spécialement importantes.

## 1.2. La recherche de « l'harmonie des langues »

Suivant la logique de sa conception philosophique de « l'harmonie préétablie de l'univers », Leibniz se proposa de faire des recherches au sujet de l'harmonie présumée des langues. Pour accomplir cette tâche il lui fallait connaître la nature des diverses langues du monde. Leibniz, étant complètement conscient du fait que, ni lui-même ni personne d'autre ne pouvait réaliser cet immense travail, pensa confier sa direction à un linguiste réputé, M. Ludolf. Ainsi donc, dans la lettre mentionnée *ut supra*, datée du décembre 1687, Leibniz (A I – 5, 30-31) proposa à M. Ludolf de publier de petits dictionnaires de toutes les langues, accompagnées de brèves remarques grammaticales. Leibniz était persuadé que tout ce vaste travail de compilation de matériaux linguistiques, suivi de leur étude postérieure, mènerait à *l'harmonia linguarum* :

« Deinde optarem, non opera quidem Tua, consilio tamen et autoritate, et judicio ab hominibus linguarum peritis dictionariola edi, quibus plerarumque linguarum cognitarum radices atque primariae voces continerentur, adjecto Grammaticae cuiusque compendiolo [...] unde et origines populorum mirifice illustrarentur, ut alia multa taceam latentia in his arcana, quae una demum collatio detegeret. Erunt suo tempore, qui rem provehent longius, et dialectos quoque populorum viventium in scripta redigent, quae res necessaria erit perficiendae linguarum harmoniae ».

Les idées initiales de Leibniz furent excessivement optimistes, puisque M. Ludolf s'occupait d'autres affaires qui l'empêchaient notamment d'entreprendre ce travail. C'est à cause de cela que Leibniz se verrait forcé d'être moins prétentieux dans ses demandes ultérieures. En général, on peut dire que Leibniz ne disposait pas du temps nécessaire pour développer cette tâche et, en plus, il n'obtint pas l'aide de la part de ses correspondants ou, au moins, dans la mesure qu'il désirait. Malgré tout, il ne s'avouait pas vaincu et ne cessait pas de demander des informations aux dizaines de ses correspondants au sujet des langues les plus diverses et variées tout au long des années.

Leibniz commença à élaborer son système avec les matériaux dont il disposait ainsi qu'avec ceux que ses collaborateurs lui proportionnaient. Leibniz trouva que dans ce domaine de la connaissance il devait appliquer le « principe de continuité » pour être cohérent avec les principes scientifiques-philosophiques qui faisaient partie de l'ensemble. Pour cela, il vit nécessaire que la comparaison entre les langues fût établie « de voisin à voisin », car on ne devait pas comparer des langues très éloignées entre elles pour parvenir aux résultats de recherche les plus corrects. Leibniz exposa cette pensée (A I – 8, 597), dans une lettre envoyée en 1692 à un destinataire inconnu, comme suit : « Les connexions de tous ces peuples ne se pourront éclaircir plus aisément, que par la comparaison des langues laquelle souvent ne paroist pas, quand on va par saut, d'un peuple à un autre peuple éloigné ; mais lorsqu'on va de peuple voisin à peuple voisin, elle se decouvre d'elle-même ».

Les exceptions à ce principe ne font que confirmer la règle. Par exemple, ce serait le cas de la parenté des deux langues parlées entre les peuples si éloignés l'un de l'autre, tels que le finnois et le hongrois. Ce fait pourrait s'expliquer par une invasion ultérieure en forme de coin de la part des peuples slaves<sup>3</sup>. Un autre fait qui attira l'attention de Leibniz, mais cette

---

<sup>3</sup> Voir la lettre à Jean-Paul Bignon datée de la fin de février 1701 (A I – 19, 462-463) : « quand on saute d'un peuple à un autre éloigné, les cognations les plus vraies deviennent meconnoissables et de peu

fois-ci dans le sens opposé, portait sur la différence entre deux groupes de langues si proches géographiquement, telles que les germaniques et les slaves. Alors, Leibniz supposait-il l'extinction d'un ancien peuple intermédiaire pour expliquer ce phénomène<sup>4</sup>.

Comme résultat de ses recherches, Leibniz divisa les langues en deux grands groupes : le premier, formé par des langues septentrionales, nommé japhétique (ou plus souvent dénommé celtique-scythe)<sup>5</sup>, et le deuxième, constitué par un ensemble de langues méridionales ou araméennes<sup>6</sup>. Bien que Leibniz maintint toujours cette division, il ne cessa pas de trouver de racines similaires entre ces deux groupes de langues (A VI – 6, 281) :

« Or toutes ces langues de la Scythie ont beaucoup de racines communes entre elles et avec les nôtres et il se trouve que même Arabique (sous laquelle l'Hébraïque, l'ancienne Punique, la Chaldéenne, la Syriaque, et l'Ethiopique des Abyssins doivent être comprises) en a d'un si grand nombre et d'une convenance si manifeste avec les nôtres, qu'on ne le sauroit attribuer au seul hazard, ni même au seul commerce, mais plutôt aux migrations des peuples ».

Cependant, les langues de l'Amérique et celles des extrêmes de l'Asie et de l'Afrique constituaient un sujet à part car, selon Leibniz, *a priori* les langues de ces peuples semblaient différentes entre elles, aussi que par rapport aux japhétiques et araméennes. Tout de même, il était convaincu qu'en suivant le principe de continuité dans la comparaison linguistique, mentionné *ut supra*, on pourrait possiblement obtenir des conclusions plus réussies, comme il le transmet dans sa lettre à M. Simon de La Loubère le 5 octobre 1691 (A I – 7, 399) :

« Il est manifeste assez, que presque toutes les langues du monde connu aux anciens ont un rapport considerable et paroissent venir d'une meme source. Mais quand on passe dans l'Amérique et aux extremités et lieux reculés de l'Asie et de l'Afrique, les langues paroissent si diferentes entre elle[s] et des nostres, qu'on diroit, que c'est une autre race d'animaux. Mais si on alloit de peuple en peuple pour examiner les langues, on en jugeroit mieux que lors qu'on va ainsi *per saltum* ».

Dans ce sens, le 6 novembre 1712 Leibniz<sup>7</sup> écrivit à M. le Comte Golofkin (représentant du tsar Pierre 1<sup>er</sup> le Grand à Berlin) : « Je souhaite aussi de savoir ce qu'on a découvert et pourra découvrir sur la grande question, si l'Amérique et l'Asie se touchent vers le

---

d'apparence ; et les plus apparentes deviennent suspectes de fausseté [...] à moins, qu'on trouve une correspondance fort frequente, comme entre la langue Hongroise et la Finnoise. Aussi sçait-on que les Hongrois sont venus de derriere la mer Caspienne, et je juge par plusieurs raisons qu'une mere-langue, dont la Finnoise est comme un dialecte repandue autres fois depuis le meridien de la mer Caspienne jusq'à l'Ocean de Norwegue ». Voir aussi *Nouveaux Essais* (A VI – 6, 281).

<sup>4</sup> Comme il explique à M. Johan Gabriel Sparwenfeld dans la lettre du 6 décembre 1695 (A I – 12, 216-217) : « En effet c'est un de mes étonnemens que souvent des peuples voisins ont des langues si differentes ; comme les Germains et les Slaves. Peutêtre que les anciens peuples qui étoient entre deux et qui faisoient un passage moins sensible d'une langue à l'autre, ont été exterminés ».

<sup>5</sup> Groupe constitué par les langues celtiques, germaniques, slaves, latines et le grec, entre autres.

<sup>6</sup> Parmi lesquelles, il inclut l'arabe, le syrien, le chaldéen, l'éthiopien, l'amharique et l'hébreu. Leibniz fût, justement, l'un des premiers auteurs à mettre ouvertement en doute l'axiome, presque généralisé à l'époque, d'après lequel l'hébreu était considéré comme langue-mère. Il l'explique à ce propos dans la lettre adressée à M. Wilhelm Ernst Tentzel en juillet 1697 (Dutens VI – 2, 232).

<sup>7</sup> W. I. Guerrier : *Leibniz in seinen Beziehungen zu Russland und Peter dem Grossen*, Leipzig, 1873, p. 275.

septentrion ou s'il y a une mer entre [les] deux ». Cette question n'était pas insignifiante, puisque la possible connexion physique entre l'Amérique et l'Asie, à travers l'actuel détroit de Béring, aurait permis la migration humaine de l'Asie vers l'Amérique<sup>8</sup>. De nos jours, nous savons bien que ce fait, produit pendant la dernière glaciation, aurait favorisé les rapports entre les habitants des deux continents.

En fin de comptes, et comme il le résume dans son *Epistolica de historia etymologica Dissertatio*<sup>9</sup>, Leibniz trouve qu'une étude profonde de toutes les langues et la comparaison entre elles pourrait, peut-être, mettre en évidence l'*harmonia linguarum*, c'est à dire, l'origine commune de toutes les langues et, par conséquent, des différents peuples qui les parlent<sup>10</sup> :

« Iulius Scaliger de Latinae causis opus praeclarum edidit, cui vellem simile extaret de causis linguae graecae. At Claubergius de causis linguae Germanicae opus jam aliquoties laudatus molitus est, cujus an rudimenta quaedam, vel certe lineamenta supersint inquisitione dignum foret. Quod si etiam in Slavonica seu Sarmatica, et Fennica Hungarica[ue], et Turcico-Tartarica, et Arabico-Aramaea, quae sunt linguae latissime fusae, similis labor collocaretur, et procederet deinde studium ad linguas arctioribus finibus contentas, quales in Europa sunt Cambrica, Cantabrica, Epirotica ; in Asia Persica, Armena, Georgiana, Coptica (Indiae Africae[ue] linguas nunc sequestro) ac postremo compararentur hae linguae inter se : credibile est, communes quosdam in plurimis fontes linguarum, et simul origines populorum magis magis[ue] apertum iri ».

## 2. Les problèmes d'adaptation du basque dans la thèse de l'*harmonia linguarum*

Toujours en considérant la Scythie comme le berceau des peuples européens<sup>11</sup>, Leibniz avait réussi à grouper en familles les diverses langues du vieux continent<sup>12</sup>. Mais comment ajuster dans son système une langue si différente à elles, comme c'était le basque ? Nous croyons que c'était justement cette difficulté pour adapter le basque dans la soi-disant théorie de l'harmonie des langues, qui provoqua l'intérêt particulier de Leibniz à révéler les arcanes de cette langue.

Tant la période du temps dédié aux recherches sur le basque, que les nombreuses occasions où Leibniz en fit mention, nous permettent de nommer cet intérêt comme *particulier*. Dans sa lettre datée de décembre 1687 (qui, comme nous l'avons déjà dit, suppose le début de ses recherches linguistique-positives), Leibniz (A I – 5, 31), semble-t-il, parla de la langue basque, quoiqu'il commît une erreur géographique très grave : « [...] quae res necessaria erit perficiendae linguarum harmoniae. (Memini me audire in Toletanis montibus in media Hispania reliquias esse gentis lingua ab aliis omnibus Hispaniarum populis discrepantes) ».

<sup>8</sup> Ce fut, précisément, le tsar Pierre le 1<sup>er</sup> (et, peut-être, influencé par son conseiller Leibniz), qui organisa une expédition qui éluciderait définitivement l'existence du canal qui sépare les continents asiatique et américain. C'était le danois Vitus Bering qui se trouvait en tête de cette mission, et en l'honneur duquel fut baptisé le détroit qui porte son nom jusqu'à présent.

<sup>9</sup> G. W. Leibniz : *Epistolica de historia etymologica Dissertatio* [ca. 1711]. Manuscrit édité chez S. Gensini : *Il naturale e il simbolico : Saggio su Leibniz*, Rome, 1991, pp. 191-271.

<sup>10</sup> S. Gensini 1991, p. 227.

<sup>11</sup> Voir la lettre à M. Ludolf du 26 novembre 1691 (A I – 7, 455) : « Sane plerasque nostrae Europae gentes ex Scythia venisse non videtur dubitandum ».

<sup>12</sup> En guise d'exemple, *Epistolica de historia etymologica* (S. Gensini 1991, pp. 211-212).

D'un autre côté, justement un mois avant son décès, Leibniz continua toujours à y faire référence dans la lettre dirigée à M. Mathurin Veyssière de Lacroze au mois d'octobre 1716 (LH IV 469, 106).

Outre cette longue période de près de trente ans de recherches, nous devons constater que Leibniz parla à propos de la langue qu'il nommait « basque », « biscayenne » ou « cantabrique » indistinctement à, au moins, une vingtaine de ses correspondants. Il ne faut pas non plus oublier les diverses mentions qu'il fit à ce sujet dans certaines de ses œuvres écrites, telles que : *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, « Brevis designatio meditationum de originibus gentium »<sup>13</sup>, « De migrationibus celtarum »<sup>14</sup>, « Dissertatio Philologica »<sup>15</sup> et *Epistolica de historia etymologica dissertatio*. Il est à remarquer que nous nous basons sur les lettres et les publications conservées, puisque nous savons bien que, malheureusement, une grande partie de son œuvre s'avère perdue<sup>16</sup>, outre celle qui est encore inédite<sup>17</sup>.

À la suite, on va traiter de ses diverses demandes de collaboration aussi que des conclusions qu'il fit après avoir examiné les très peu abondants matériaux linguistiques dont il disposa.

## 2.1. Demandes de collaboration

À part de plusieurs versions du Notre Père en basque, Leibniz disposait de l'œuvre *Guiristinoaren dotrina* (traduction en basque de l'*Instruction du chrestien* écrite par le cardinal Richelieu) dans la bibliothèque du Duché<sup>18</sup>. Un tel livre, entièrement écrit en une

<sup>13</sup> G. W. Leibniz : « Brevis designatio meditationum de Originibus Gentium, ductis potissimum ex indicio linguarum », in : *Miscellanea Berolinensia ad incrementum scientiarum* 1 (1710), pp. 1-16 (= Dutens IV – 2, 186-198).

<sup>14</sup> G. W. Leibniz : « De migrationibus celtarum » [ca. 1711]. Manuscrit publié chez J. G. Eckhart : *Collectanea Etymologica*, Hanoverae, 1717, I, pp. 147-154 (= Dutens VI – 2, 126-129).

<sup>15</sup> G. W. Leibniz : « Dissertatio Philologica » (1714). Lettre manuscrite éditée chez J. Chamberlayne : *Oratio dominica in diversas omnium fere gentium linguas versa*, Amstelodami, 1715, II, pp. 22-30 (= Dutens VI – 2, 192-198).

<sup>16</sup> Tel est le cas de la lettre dirigée à Michel Angelo Fardella le 10 février 1712, qui est mentionnée dans une autre lettre envoyée par M. Pius N. Garelli à Leibniz le 19 mars (LBr. 297, 4-5) : « Il fatale accidente sopravvenuto al S<sup>o</sup> Abbate Fardella, porge a me motivo di sodisfare in nome suo all'obbligo che le corre risposta al gentilissimo foglio di V. S. III<sup>ma</sup> in data de 10 Febbraio [...] sarà cosa difficile da ritrovare un Dizionario, et un Testo della sacra scrittura in Lingua Biscaina, anzi quest'ultima stento a credere che vi sia tutta volta farò tutte le immaginabili diligenze con alcuni Biscaini che qui si trovano, per haver qualche lume in questa materia ». Il existe aussi une autre lettre envoyée éventuellement par Leibniz à M. Gabriel d'Artis, au début de mai 1695, dont nous avons pris connaissance grâce à la réponse du même d'Artis le 25 mai (A I – 11, 488) : « Je demanderai aussi l'exercice de la Marine par M. de Tourville dans le premier memoire que j'envoyerai à Paris et je demanderai aussi si l'on peut trouver quelque livre qui donne des instructions touchant la Langue des Basques ».

<sup>17</sup> Part de la production épistolaire de Leibniz est toujours inédite. En plus, la publication de ses écrits linguistiques, qui formeront la série V (« Historische und Sprachwissenschaftliche Schriften ») de son *Sämtliche Schriften und Briefe*, n'a pas encore été mise en marche.

<sup>18</sup> S. Pouvreau : *Guiristinoaren dotrina*, Paris, 1656. Le Dr. Herbert Breger nous a informés sur la présence de cette oeuvre dans la G. W. Leibniz Bibliothek d'Hanovre. Voir J. M. Zulaika : « Leibniz y la lengua vasca », in : *Fontes Linguae Vasconum* 112 (2010), p. 112.

langue qu'il ignorait, lui servit très peu. Tout de même, il lui permit d'apercevoir les différences par rapport aux autres langues européennes. C'est précisément à cause de ce fait que Leibniz entreprit ses recherches des matériaux linguistiques basques, en remportant sa toute première réussite dans la lettre envoyée à M. Ludolf le 26 novembre 1691 (A I – 7, 455) : « De Lingua quoque Cantabrica vellem nosse aliquid distinctius. Habeo librum quendam Ecclesiasticum in hoc Idioma versum, sed mallen Grammaticam et Dictionarium habere ».

La demande de l'aide à ses correspondants est la caractéristique la plus répétée dans les lettres de Leibniz rapportées à l'euskarien. On compte aussi un grand nombre de lettres dont le principal but était d'obtenir des matériaux (ou, tout simplement, des opinions autorisées) qui lui permettent de connaître la nature de la langue basque<sup>19</sup>. Ses demandes, soit implicites (tel est le cas de la lettre déjà mentionnée, dirigée à M. Ludolf en 1691), soit explicites, furent généralement envoyées aux linguistes ainsi qu'à certains de ses collaborateurs qui étaient français. Le choix des derniers s'explique par leur proximité géographique aux territoires basques<sup>20</sup>.

Malheureusement, l'immense majorité des demandes de Leibniz n'obtint pas la réponse qu'il souhaitait. Beaucoup de ses correspondants, tout simplement ne répondirent rien au sujet, tandis que les autres ne tinrent pas leur promesse de l'aider. L'hypothèse paradigmatique du manque de compromis de la part de ses correspondants, peut être expliquée par les rapports épistolaires avec La Loubère à propos de l'obtention d'un dictionnaire basque. Le 2 juin 1692 (A I – 8, 296-297) Leibniz lui écrivit une lettre où il disait :

« La connoissance d'un pays ou d'une nation est tres imperfecte sans la connoissance de sa langue. C'est pourquoy je souhaiterois aussi que quelque Biscain voulut donner un dictionnaire bien ample et bien exact de la langue Cantabrique. Mêmes les Sçavans du Pays qui connoissent ces langues doivent enrichir le public de leur reflexions etymologiques et autres remarques ».

<sup>19</sup> Voir la lettre à Melchisédech Thévenot à la fin de mai 1692 (A I – 8, 286) : « Je serois bien aise, Monsieur, d'avoir vostre avis sur la nature de la Langue Cantabrique » ; la lettre à Bernard le 27 décembre 1693 (A I – 10, 184) : « Sed quid de Biscaina judicas? » ; la lettre à Sparwenfeld le 29 novembre 1697 (A I – 14, 760) : « Je souhaiterois fort de sçavoir ce que vous jugés de la langue Cantabrique ou Vasconne » ; la lettre à Claude Nicaise le 16 juin 1699 (GP II, 588) : « je voudrois sçavoir le sentiment [sur la langue Biscayenne] de M. l'abbé de la Charmoye [Paul Pezron] » ; la lettre à Gerhard Meier le 1er septembre 1699 (A I – 17, 470) : « Diu jam tentavi excitare aliquem in Gallia ad studium vasconicae linguae sive Cantabricae » ; la lettre à Nicaise le 24 août 1701 (GP II, 594) : « Mais voulant s'appliquer au Celtique, je voudrois qu'il tachât aussi d'éclaircir un peu le Biscayen et le Hibernois [...] Je vous prie, Monsieur, d'exhorter M. l'Abbé de la Charmoye à ces recherches » ; *Nouveaux essais* (A VI – 6, 286) : « je souhaiterois que des savans hommes en fissent autant dans les langues Wallienne, Biscayenne, Slavonique, Finnoise, Turque, Persanne, Armenienne, Georgienne et autres, pour en mieux decouvrir l'Harmonie » ; la lettre à Garelli le 12 mai 1712 (LBr. 297, 8) : « La lingue Biscaine meriteroit une recherche exacte à cause de sa singularité et de son ancienneté. Il seroit a souhaiter qu'on en pût avoir quelq[ue] Grammaire, vocabulaire, dictionnaire, catechisme, Bible ou partie de la Bible [...] Je vous suis fort obligé de la bonté que vous aves, Monsieur, de vouloir bien m'informer de cette matiere » ; et la lettre à Lacroze le 30 mai 1712 (Dutens V, 503) : « Vous m'obligerés, Monsieur, en me marquant un nombre de ces mots Cophtho-basques ».

<sup>20</sup> Il convient de signaler que bien que Leibniz n'ait pas été en correspondance avec des érudits espagnols, il a demandé au sujet du basque à certains de ses correspondants résidant en Espagne à l'époque. Tel est le cas de Fardella ou de Garelli.

Bien que Leibniz n'eût rien demandé expressément à M. La Loubère, celui-ci répondit au défi avec enthousiasme, en lui répliquant le 22 août 1692 (A I – 8, 403) : « pour ce qui est des langues Bretonne, et Basque je vous remercie de la vuë que vous me donnez pour en faire des dictionnaires, car je suis en occasion d'y faire travailler, mieux que je ne le pourray faire de ma vie ». Le 17 octobre 1692 (A I – 8, 483), Leibniz le remercia de son engagement : « Je suis ravi de l'offre, que vous faites de contribuer aux dictionnaires des langues Aremorique et Vasconique ».

Nonobstant, la joie de Leibniz était sans fondement, car le temps s'écoulait sans avoir de nouvelles de la part de La Loubère. C'est pour cela que, trois ans plus tard, dans sa lettre du 9 novembre 1695 (A I – 12, 130-131), il osa lui rappeler sa promesse inaccomplie :

« Je ne sçay si vous estes souvenu de ce que je vous prié de faire approfondir. C'estoit la langue Cantabrique [...] Je voudrois qu'on nous en donnât un dictionnaire, qu'on comparât cette langue avec d'autres, pour voir si on y decouvriroit quelque rapport soit à la langue Britannique, ou à l'Hibernoise, ou peustestre aux langues d'Afrique. Vous me témoignâtes d'y vouloir faire penser; et je vous en fais ressouvenir, esperant que ce sera avec vostre permission ».

Finalement, La Loubère ne fit honneur à ses engagements. En fait (sauf un petit vocabulaire de Sparwenfeld)<sup>21</sup>, c'était seulement la collaboration de John Chamberlayne qui fructifierait dans l'élaboration de quelques textes en langue basque, tels que la traduction de la Bible et un dictionnaire latin-basque. Leur auteur fut Pierre d'Urte, un religieux d'origine basque-française exilé en Grande-Bretagne. Nous pouvons trouver la genèse de ces travaux dans la correspondance maintenue entre Chamberlayne et Leibniz<sup>22</sup>.

En répondant à l'invitation faite par Chamberlayne dans sa lettre du 24 novembre 1713 (LBr. 149, 1), Leibniz rédigea un essai envoyé le 10 janvier 1714 à son ami britannique. Un an plus tard, Chamberlayne le publia sous le titre de « Dissertatio Philologica », en l'incluant dans son ouvrage *Oratio dominica*. Leibniz (LBr. 149, 17v) consacra deux paragraphes de sa thèse à la langue basque, dont le deuxième était inédit jusqu'à présent, et disait : « Mirum est nondum Scripturam Sacram in Vasconum linguam Translatam haberi, neq[ue] etiam dictionarium linguae extare. Haec ergo viros doctos regionis incolas supplere optem. Nam fieri potest, ut multa lateant in antiquissima lingua quae res Europaeas illustrare possint ».

Dans la lettre du 18 février 1714 (LBr. 149, 12v-13r), Chamberlayne répondit qu'il n'avait pas publié le deuxième de ses passages portant sur le basque étant donné qu'il avait commis une « small mistake », car il existait déjà une traduction basque du Nouveau Testament<sup>23</sup>. Il lui confia aussi

<sup>21</sup> En répondant aux demandes de Leibniz, Sparwenfeld (outre de confirmer la disparité du basque avec le gallois et le breton) lui a parlé plusieurs fois de la possibilité de la parenté du basque avec le gaélique irlandais et/ou le géorgien. Par exemple, dans la lettre du 11 novembre 1696 (A I – 13, 342) : « La langue Biscaine, ne seroit elle pas des reliques de l'ancienne Iberienne Armenia ? J'estois en train d'aller à ses pistes en Espagne, et d'y rapporter l'Irlandoise, qui doit estre, selon quelques uns, une colonie arrivé en Irlande, Hiberne, de Guipuscoa, Alaba et Biscaya ». En dépit de ses objectifs, Sparwenfeld n'est pas parvenu à comparer le basque avec le géorgien. En revanche, il a réussi à contraster la langue basque avec le gaélique, en composant dans ce but un petit vocabulaire basque-irlandais qui, dont on soupçonne, n'a pas été remis à Leibniz (voir J. M. Zulaika 2010, pp. 129-132).

<sup>22</sup> Voir J. M. Zulaika : « Nuevos datos sobre las obras vascas de Pierre d'Urte », in : *Estudios de Lingüística Universidad de Alicante* 23 (2009), pp. 323-333.

<sup>23</sup> I. Leizarraga : *Jesus Christ Gure Iaunaren Testamentu Berria*, Rochellan, 1571.



qu'il avait employé un « Biscayan Priest (now a Protestant) » pour élaborer une grammaire de la langue basque<sup>24</sup>. D'un autre côté, et si Leibniz l'approuvait, il se proposa pour confier à Urte « a good Latin or French Dictionary and make him Translate it into Basque, of which there is neither Gramar, nor Lexicon yet Extant in the World as I know of ».

Depuis, au moins, l'an 1691, Leibniz désirait ardemment disposer d'un dictionnaire de la langue basque, de la sorte qu'il dit à Chamberlayne dans la lettre du 21 avril 1714 (Dutens III, 490), qu'il rendrait « un service considérable au Public, en faisant travailler à un Dictionnaire de la Langue Biscayenne », de même qu'il profita de cette lettre pour lui suggérer que le basque « mériterait bien aussi que la Bible, c'est à dire, le Vieux Testament fût traduit ; puisque vous m'apprenez que le Nouveau s'y trouve déjà ».

Chamberlayne s'appropriâ des vœux de Leibniz en engageant Urte à composer un dictionnaire basque<sup>25</sup> ainsi qu'à traduire le Vieux Testament<sup>26</sup>. Nous ne croyons pas que Leibniz eût pu prendre connaissance des travaux d'Urte, car il était gravement malade et arrivait déjà à la fin de sa vie. Cependant, il est clair que son influence fut décisive pour l'élaboration de quelques ouvrages qui, quoiqu'inachevés, jouissent d'une énorme importance pour les chercheurs du passé récent de la langue basque.

## 2.2. Résultats des recherches de Leibniz sur la langue basque

En dépit de l'absence de toute réponse de la part de ses collaborateurs, les appréciations de Leibniz sur la langue basque furent, en général, assez réussies. La preuve en est la citation suivante de Bonfante<sup>27</sup> : « What he says about Basque is the best that can be said even today. On many points, Leibniz had a better and clearer judgement than many contemporary linguists ».

Après avoir étudié minutieusement plusieurs documents de la langue euskarienne, Leibniz arriva à sa première conclusion : celle de la différence absolue par rapport au reste des langues européennes. Bien que Leibniz reconnût la présence d'une grande part de vocables latins dans le basque (identifiés par lui comme des simples emprunts)<sup>28</sup>, la présence de la langue basque dans tout l'ensemble des langues européennes le rendit très étonné. Tel fut le cas dans une lettre adressée à M. Daniel Larroque le 26 janvier 1694 (A I – 10, 250) : « Nous avons des langues en Europe qui sont assez singulieres [...] J'ay tousjours admiré celle

---

<sup>24</sup> P. Urte : *Grammaire Cantabrique Basque* [ca. 1714]. Manuscrit publié chez W. Webster : *Grammaire Cantabrique Basque faite par Pierre D'Urte*, Bagnères de Bigorre, 1900.

<sup>25</sup> P. Urte : *Dictionary Latino Cantabricum* [ca. 1715]. Manuscrit publié chez P. Urkizu : *Pierre d'Urteren Hiztegia*, Donostia, 1989.

<sup>26</sup> P. Urte : *Biblia Saindua* [ca. 1715]. Manuscrit publié chez L. Thomas : *The Earliest translation of the Old Testament into the Basque language*, Oxford, 1894.

<sup>27</sup> G. Bonfante : « Ideas on the kinship of the European languages from 1200 to 1800 », in : *Cahiers d'histoire mondiale* 1, 1953-1954, p. 694.

<sup>28</sup> Voir son écrit inédit « Comparatio Linguarum ex variis Orationis Dominicae versionibus », dans lequel Leibniz (LH IV 469, 260) attire l'attention sur les latinismes qui apparaissent dans le Notre Père en euskarien (« sanctifica, rehuma, vorondatea, quitta, corrac, tentationetan, deliura »), mais en éclaircissant tout de suite que le reste de mots mettent en évidence le caractère de « lingua propria tam obscura » de la langue basque.

des Basques ou Cantabres, car excepté quelques mots latins, qui y sont entrés, elle paroist tres éloignée de toutes les autres »<sup>29</sup>.

Le mérite de Leibniz fut d'avoir mis en relief la différence entre la langue basque et les celtiques, en particulier à une époque où il y avait bien des auteurs qui professaient les thèses basque-celtiques (surtout après la publication de l'*Archaeologia Britannica* de Lhuyd en 1707). Cependant, et en se basant sur des faits empiriques (liés à l'opposition des deux langues), Leibniz ne crut jamais à cette hypothèse, ce qu'il manifesta dans une lettre remise à Sparwenfeld le 27 décembre 1698 (A I – 16, 425) : « Quand j'ay comparé ce que j'ay vù de Hibernois avec le Biscayen, je n'ay point remarqué de rapport »<sup>30</sup>.

Bien qu'il y ait des auteurs qui pensent que Leibniz semble avancer le caractère isolé de la langue basque<sup>31</sup>, nous ne partageons pas du tout cette opinion. Toujours en accord avec l'*harmonia linguarum*, Leibniz cherchait à trouver une position qui fût compatible avec ces thèses. Ainsi donc, une fois convaincu de l'impossibilité d'insérer la langue basque dans le domaine des langues européennes, il se douta qu'il s'agît d'une langue originaire de l'Afrique en des temps reculés. Il le fit savoir à M. Edward Bernard dans sa lettre du 27 décembre 1693 (A I – 10, 184) : « qua [Biscaina] nescio an ulla alia magis abeat a nostris

<sup>29</sup> Voir la lettre à Thévenot fin mai 1692 (A I – 8, 286-287) : « [la Langue Cantabrique] paroist horriblement differente des autres langues de l'Europe » ; la lettre à Ernst von Hessen-Rheinfels du 20 juillet 1692 (A I – 8, 139) : « les Hongrois et les Epirotes aussi bien que les bas Bretons, ou ceux du Pays de Gales, item les Biscayens, partent des Langues toutes particulieres » ; la lettre à Bernard du 7 mars 1693 (A I – 9, 330) : « Mire a caeteris omnibus discrepat lingua Biscaina » ; la lettre à Bignon du 26 janvier 1694 (A I – 10, 244) : « Mais celle des Basques m'embarasse d'avantage » ; la lettre à Sparwenfeld du 6 décembre 1695 (A I – 12, 217) : « La langue de Biscaye m'a aussi donné de l'admiration, étant si differente des autres langues modernes de l'Europe » ; la lettre à Sparwenfeld du 29 novembre 1697 (A I – 14, 760) : « elle [la langue Cantabrique ou Vasconne] paroist bien differente de toutes les autres » ; la lettre à Nicaise du 23 décembre 1698 (GP II, 586) : « j'ay perdu mon latin en cherchant à quoy se rapporte la langue des Basques » ; la lettre à Nicaise du 16 juin 1699 (GP II, 588) : « De toutes les langues de l'Europe, il n'y en a point qui m'embarasse plus que la Biscayenne » ; la lettre à Meier du 1er septembre 1699 (A I – 17, 470) : « vasconicae linguae sive Cantabricaе quae me fateor perplexum tenet usque adeo ab aliis abhorret » ; la lettre à William Wotton du 10 juillet 1705 (Dutens VI – 2, 219) : « Vascorum lingua me maximè perplexum habet, usque adeò cateris omnibus dissidet Europaeis » ; ainsi que « Brevis designatio » (Dutens IV – 2, 194) : « Vasconum lingua ab omnibus Europaeis mirè differt, nec dum aliqua alia reperta est, cui appropinquaret ».

<sup>30</sup> Voir la lettre à Bernard du 27 décembre 1693 (A I – 10, 184) : « Hibernicam [cum Biscainam] cognatione attingere non puto » ; la lettre à Charles-César Baudelot du 1er juillet 1712 (LBr. 36, 37v) : « la langue Basque ou Vasconne si differente de la Gauloise » ; la lettre à Chamberlayne du 10 janvier 1714 (LBr. 149, 17) : « sed [Vasconum linguam] à Celticâ, id est Gallicâ vetere, & Germanicâ longè diversam esse apparet » ; la note de la Royal Society remise par Chamberlayne à Leibniz le 22 mai 1714 (LBr. 149, 26) : « Upon mention made in a Letter from Mr. Leibnitz to Mr. Chamberlayne of the agreement between the Biscain & Irish Languages Mr. Keck said that being in Spain after the Battel of Almanza he had and Irish Servant with him, who conversed without much difficulty with the Natives of the Province of Biscainy » ; la réponse de Leibniz dans la lettre du 25 août 1714 (Dutens III, 492) : « Ce seroit beaucoup si la Langue Irlandoise étoit si voisine de la Biscayenne, que les gens de l'un & de l'autre Pays se pussent entendre sans beaucoup de difficulté ; comme on l'a rapporté à la Societé Royale. Cela ne paroît point par les essais que l'on voit des deux Langues. Peut-être est ce que le Garçon Irlandois avoit déjà conversé autrefois avec des Biscayens » ; et la lettre à Lacroze datée d'octobre 1716 (LH IV 469, 106r) : « Quelques Anglois assurent, qu'elle [la langue des Basques] a beaucoup de convenance avec l'Irlandois. l'en doute un peu ».

<sup>31</sup> Voir S. Gensini : *Gottfried Wilhelm Leibniz : L'armonia delle lingue*, Roma / Bari, 1995, pp. 6 et 30.

Europaeis forte antiquissimis temporibus ex Africa venit »<sup>32</sup>. De toute façon, il convient de signaler qu'il posa toujours cette question en guise d'hypothèse, sans arriver à l'affirmer d'une manière catégorique.

D'un autre côté, le penseur germain se vit persuadé au sujet de l'étendue primitive de la langue euskarienne sur une grande partie du territoire espagnol et français<sup>33</sup>. Il défendit ce

---

<sup>32</sup> Voir la lettre à Bernard du 7 mars 1693 (A I – 9, 330) : « ut prope credam veterum Afrorum potius quam Celtarum coloniam Vascones fuisse » ; la lettre à Larroque du 26 janvier 1694 (A I – 10, 250) : « Peut estre vient elle [celle des Basques ou Cantabres] d'une ancienne langue d'Afrique » ; la lettre à Wotton du 10 juillet 1705 (Dutens VI – 2, 219) : « An ab Africa olim in Hispaniam venit [Vasconum lingua] ? » ; « Brevis designatio » (Dutens IV – 2, 194) : « An dicemus, Hispaniam ante Celtarum adventum ab Afrorum propagine habitata, atque inde Vascones superfuisse ? » ; la lettre de Lacroze à Leibniz du 4 avril 1712 (LBr. 517, 59v) : « Le Cophte le même a un grand nombre de racines qui se trouvent dans le Basque sans changer une seule lettre, comme *Beri*, qui dans l'une & l'autre langue signifie nouveau ou neuf &c. » ; et la réponse de Leibniz dans sa lettre du 30 mai 1712 (Dutens V, 503) : « S'il y avoit beaucoup de mots Basques dans le Cophte, cela confirmeroit une conjecture que j'ai touchée, que l'ancien Espagnol & Aquitanique, pouvoit être venue d'Afrique ».

<sup>33</sup> Voir la lettre à La Loubère du 9 novembre 1695 (A I – 12, 131) : « Je serois sur tout bien aise de sçavoir si la connoissance de cette langue [Cantabrique] pourroit servir à expliquer bien manifestement les Ety-mologies des rivieres et des villes de ces pays là » ; la lettre à Sparwenfeld du 27 décembre 1698 (A I – 16, 425) : « il me semble de pouvoir juger par les noms des lieux que l'ancienne langue de la Guienne et des pays voisins pouvoit estre la meme avec la Cantabrique ou Biscayenne » ; la lettre à Meier du 1er septembre 1699 (A I – 17, 470) : « In Bearnia et vicino tractu valet, nec dubito olim latius regnasse [vasconicae linguae sive Cantabricae] » ; la lettre à Nicaise du 24 août 1701 (GP II, 594) : « aux noms propres des rivieres et lieux de la Gascogne, où je crois que la langue Basque s'etendoit assez avant autresfois, d'autant que la carte me monstre des noms communs de lieux, où la langue Basque est encor et où elle n'est plus » ; « Brevis designatio » (Dutens IV – 2, 194) : « An potius vetus aliqua gens ex anteriore migratione, (priusquam illi adventarunt qui Celtas id est Germanos Gallosque sevère) non Hispaniam tantum sed & Aquitaniam & omnem viciniam tenuit, nam fluminum communia vocabula favent » ; « De migrationibus celtarum » (Dutens VI – 2, 127) : « an credibile sit, Celtas, cum ex Germania venientes Rheno transmissis se in Galliam effudère, habitatores anteriores in ea invenisse, lingua utentes Cantabricae cognata; in regionibus praesertim trans Ligerim sitis. Itaque cum Caesar Gallos in Belgas, Celtas & Aquitanos distinguat ; verisimile est, Celtas illos stricte dictos fuisse antiquam emissionem Germanicorum populorum, Belgas recentiorum ; at Aquitanos, incolas anteriores, plus ex Vasconico traxisse. Et sane in ulteriori illa Gallia, nempe in provincia Narbonensi, Septimania & Aquitania multa nomina locorum propria Nominibus propriis locorum Hispanicis conspirant ; quod non exiguum est indicium, etiam antiquos habitatores cognatos fuisse » ; la lettre à Baudelot du 29 décembre 1711 (LBr. 36, 1v) : « Il paroît que [...] les Aquitains étoient un reste (au moins en bonne partie) des habitans antérieurs, dont la Langue et la race approchoit d'avantage de celle des anciens Espagnols (comme Strabon liv. 4. le marque en termes exprès), et dont les Basques nous conservent encor quelques traces » ; la lettre à Gisbert Cuper du 30 décembre 1711 (LBr. 187, 161) : « cum Caesar Gallos in tres populos dividit [...] Aquitanos fuisse reliquias antiquissimorum habitatorum regionis, antequam irrumperent Germani, linguaque, habitu corporum, et ortu ad Hispanos veteres, quorum reliquiae Vascones (Basques) accessisse [...] de Aquitanis [sententiam firmo] ex Strabone » ; la lettre à Baudelot du 1er juillet 1712 (LBr. 36, 37v) : « j'excepte les Aquitains, dont selon Strabon l'origine étoit toute différente, et commune avec les Espagnols, ce qui me fait conjecturer qu'ils habitoient dans les Gaules avant l'irruption des Celtes venus de la Germanie et que la langue Basque ou Vasconne si différente de la Gauloise est un reste de celle de ces peuples » ; la lettre à Chamberlayne du 21 avril 1714 (Dutens III, 490) : « la Langue Biscayenne, qui est si ancienne, & dont la connoissance serviroit à éclaircir les noms propres de beaucoup de Lieux, non seulement en Espagne, mais encore dans la France voisine ; car je vois qu'il y a des noms des Rivières, de Montagnes, & de Villes ou de Villages, communs à l'Espagne & à la France Méridionale, où je soupçonne que la Langue de Aquit-

point de vue en se basant sur le témoignage autorisé des auteurs comme Jules César ou Strabon, aussi que sur l'étude exhaustive de la toponymie (dans ce dernier domaine on peut considérer Leibniz comme un vrai précurseur). En guise de preuve, il l'exprima déjà dans sa lettre à Chamberlayne le 10 janvier 1714 (Dutens VI – 2, 195) : « Ipsam linguam veterum Hispanorum Biscainae vel Vasconicae similem fuisse credibile est, quae sese in asperrimis montibus contra Romanos, Gothos, Saracenos tueri potuit. Et credibile est hanc linguam etiam se non nihil per vicinam Galliam, Aquitanicam scilicet, & Narbonensem diffudisse ».

Pour conclure, Leibniz s'y connut bien en l'identité de la langue parlée par les Basques des deux versants des Pyrénées, comme il le déclara net à La Loubère dans sa lettre du 9 novembre 1695 (A I – 12, 130-131) : « la langue Cantabrique qui est commune aux Biscayens d'Espagne et à vos Basques »<sup>34</sup>.

En fin de compte, nous estimons qu'il est difficile d'en trouver un autre auteur qui fût capable, à l'époque, de déterminer les caractéristiques fondamentales de la langue basque avec une telle réussite.

### 3. Conclusions

Il s'avère paradoxal que l'esprit prodigieux qui fut capable de découvrir le calcul infinitésimal et le système binaire de numération, ne pût pas surmonter la petite mais infranchissable difficulté que l'existence de la langue basque supposait pour sa théorie de l'*harmonia linguarum*. Ainsi donc, seulement un mois avant sa mort et dans une lettre remise à Lacroze, Leibniz (LH IV 469, 106r) termina par mettre fin à une période de près de 30 ans de recherches sur la langue basque avec une citation lapidaire : « comme je n'ay aucune connoissance de la langue des Basques, je n'ose rien dire de son rapport à d'autres ».

Certes, Leibniz ne reçut presque jamais de réponse à ses multiples demandes de collaboration et, de la sorte, ne disposa jamais de matériaux qui lui permirent d'avancer avec plus d'efficacité dans ses recherches au sujet de l'euskarien. Dans une appréciation portée sur la naissance de la linguistique en tant que science, mais tout à fait compatible avec le thème que nous traitons (c'est-à-dire, la langue basque), Müller<sup>35</sup> dit que : « If Leibniz had found time to work out all the plans which his fertile and comprehensive genius conceived, or if he had been understood and supported by contemporary scholars, the science of language, as one of the inductive sciences, might have been established a century earlier ».

Nous trouvons que Leibniz aurait aussi pu être considéré le fondateur de la bascologie, pour peu que ses demandes réitérées eussent été satisfaites. En dépit de tout, dans le domaine de la recherche des liens possibles entre l'euskarien et d'autres langues du monde, Leibniz fut un des premiers à faire les pas d'une course qui n'a pas encore achevé. D'autres

---

tains du temps de César, distinguée par luy-même de celle de la Gaule Celtique, a eu quelque chose d'approchant de la Biscayenne ».

<sup>34</sup> Dans la lettre à Baudelot du 1er juillet 1712 (LBr. 36, 37v), Leibniz parlait de « la langue Basque ou Vasconne », à laquelle Baudelot répondit à tort, dans une lettre sans dater, mais très probablement écrite en août 1712 (Ms. de la BNF, NAF 22082, 57-60), que « Il confond aussy en cet endroit la langue Basque avec la Vascone qui constament dans les premiers temps étoient aussy differente l'une de l'autre qu'elles le sont encor aujourd'hui ».

<sup>35</sup> M. Müller : *Lectures on the Science of Language*, London, 1861, p. 129.

auteurs, comme par exemple Hervás, Humboldt, Schuchardt ou Uhlenbeck, prirent le relais avec entrain. Il y en a beaucoup qui continuent et continueront dans le futur le même sentier menant à un but qui, peut-être, ne sera jamais atteint. Comme le même Leibniz l'avoua (GP VI, 308), le progrès n'aura jamais sa fin : « nec [...] unquam ad terminum progressus perveniri ».